

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Fourcinq: Trois mois... 15.00
Six mois... 26.00
Un an... 48.00

Les abonnements sont payables d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Fourcinq: Trois mois... 15.00
Six mois... 26.00
Un an... 48.00

Les abonnements sont payables d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, 20 DÉCEMBRE, 1879

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	20 DÉC.	19 DÉC.
3 0/0 ex-coupon	81 45	81 45
3 0/0 amortissable	112 50	112 30
4 1/2 0/0	114 90	114 00
Emprunts 5 0/0	114 90	114 00

Service particulier	20 DÉC.	19 DÉC.
Act. Banque de France	3370 00	3375 00
Société générale	857 00	855 00
Credit f. de France	1083 00	1083 00
Chemin autrichien	497 00	495 00
Lyon ex-coupon	1136 00	1135 00
Ket ex-coupon	710 00	710 00
Quest	762 00	760 00
Nord	1495 00	1490 00
Midi	880 00	878 00
Suez	710 00	715 00
5 0/0 Péruvien	600 00	600 00
Act. Banq. ottom. (anc.)	808 00	800 00
Banq. ottom. (nouv.)	520 00	516 00
Londres court	25 24 10	25 24 50
Créd. Mob. (act. nouv.)	681 00	680 00
Turc	9 72	9 70

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 20 décembre
Change sur Londres, 4,85; change sur Paris, 5,22 00; 100.
Café good fair, (la livre) 16 5/8, 16 7/8.
Café good Carpos, (la livre), 16 3/8, 16 5/8.
Café Calme

Banques de MM. Schlagenhaufen et C^{ie} représentés à Roubaix par M. Bulteau-Guy-monprez:
Havre, 20 décembre.
Ventes 1,000 balles. Marché soutenu.
Liverpool, 20 décembre.
Ventes 7,400 b. Marché calme.
New-York, 20 décembre.
Colon, 12 3/8.
Recettes 214,000 b.
New-Orléans low-middling 87 1/2
Savannah 86 1/2

richesses ne furent plus légitimes que les vôtres, puisqu'elles sont le fruit de l'intelligence et du travail; vous les conservez parce que vous êtes pour la plupart des cœurs vaillants et généreux, parce que vous suivez les traditions d'honneur que vous ont laissés vos pères et qu'en vous ruinant, ce seraient les malheureux que la providence frapperait.

Vos libéralités sont chaque jour répétées, mais, aujourd'hui, donnez plus généreusement encore, parce que les souffrances à soulager sont plus grandes et plus poignantes.

On essaie avec plus de perfidie que jamais de décrier ceux qui possèdent; on sème contre eux l'envie, la haine, le mépris.

Roubaixiens riches, propriétaires, grands industriels, nous vous demandons de montrer où sont les véritables amis des malheureux.

Donnez, donnez beaucoup!

Et vous, intéressés de puissantes maisons, employés supérieurs, vous qui avez des traitements à faire envier à bien des hauts fonctionnaires, vous ne refusez pas un morceau de pain, un peu de charbon ou une couverture, à vos humbles et infortunés collaborateurs.

Vous donnerez aussi, commerçants de tout rang; vous secourrez des ouvriers malheureux. Vous vous souviendrez, que, pour la plupart, ce sont les ouvriers qui vous font vivre; vous donnerez, et, croyez-nous, les affaires de l'année prochaine n'en iront que mieux.

Et vous enfin, petits employés à l'aise, ouvriers qui gagnez facilement votre vie, vous tous qui avez un peu plus que le nécessaire, vous ne nous refusez pas votre obole. Les chefs de grandes maisons donneront par centaines et par milliers de francs; d'autres donneront quarante, trente, vingt francs. Vous, souscrivez pour un franc, pour cinquante, pour vingt-cinq centimes; donnez ce que vous pouvez, mais que tous nous puissions réunir nos noms dans une éclatante manifestation de la charité roubaixienne.

Nous ne voulons pas faire une œuvre politique, avons-nous dit; ajoutons que le Comité qui va se réunir à notre demande, répartira les sommes recueillies entre tous les nécessiteux, selon les besoins, sans distinction de partis ou de croyances. En dehors des familles inscrites au bureau de Bienfaisance ou assistées par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul et les œuvres charitables, il existe de grandes misères cachées qui ont besoin d'être aidées promptement; nous demandons qu'on nous les signale. Le Comité tiendra ses séances régulièrement, aussi longtemps qu'on nous créera des ressources, et toutes ces misères seront secourues, nous l'espérons.

Mais les besoins sont immenses et il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Qui que vous soyez, abonnés, acheteurs, lecteurs, favorables ou hostiles, amis connus ou inconnus, indifférents, pourvu que vous croyiez en Dieu, et que vous ayez quelquefois vu un pauvre, donnez-nous de l'argent.

Voici la Noël... Pour tous, c'est une grande fête; on se réunit, on se réjouit en famille. Eh bien, nous voudrions que, ce jour-là, il n'y eût pas dans Roubaix un homme, une femme, un enfant, qui eût froid ou qui eût faim.

Si vous le voulez aussi, lecteurs et lectrices, cela n'est pas impossible. Ce soir, demain, envoyez-nous votre offrande. Dès lundi, notre comité se réunira et mardi nous commencerons nos distributions.

Pères, donnez jusqu'à l'extrême limite de votre générosité;

Mères et jeunes filles, donnez selon votre cœur; sacrifiez-nous, s'il le faut, un plaisir, une fantaisie;

Jeunes gens, donnez-nous un peu de votre réserve du dimanche;

Petits enfants, brisez vos tire-lire.

Vous tous qui avez l'aisance, songez à ceux qui n'ont rien.

Voici les jours de fêtes. Vos joies seront plus radieuses à la pensée des douleurs que vous aurez consolées; votre bien-être vous paraîtra meilleur, en songeant aux misères que vous aurez secourues; vos rires seront plus francs en vous souvenant des larmes que vous aurez séchées.

Roubaixiens et Roubaixiennes, à l'œuvre!

De l'argent, de l'argent, beaucoup d'argent!

C'est pour les pauvres!

ALFRED REBOUX.

guez, sous déguisés, etc., ont fait presque exclusivement ce trajet depuis trois semaines.

9 heures et demie.

Oh restus-je? Je trouve une place.

Ou nouveau stupéur... ce n'est encore que le Palais de l'Industrie.

— Vous vous impatientez! me demande mon cocher, si encore vous aviez donné votre fête là dedans... vous seriez rendu.

10 heures.

Enfin, voici des lumières, beaucoup de lumières... des ombres s'agitent.

Un grand va-et-vient de voitures. Je vois à droite des caques, beaucoup de caques.

Dieu soit loué!... C'est bien l'Hippodrome!

Je ne suis pas encore au bout de mes peines.

Me voici dans les couloirs, ne sachant à quel vestiaire voter mon paletot, à quel buisier demander ma place!

Les commissaires passent et repassent, se multipliant, s'agitant, se débattant tout à coup comme de véritables commissaires folles.

Mais, sapist! que ces commissaires sont nombreux!

— A droite! me dit l'un.

— A gauche, me crie l'autre.

— Et encore, m'indique un troisième.

— De l'autre côté! me répond un quatrième.

Et, renvoyé ainsi dans toutes les directions, j'ai fait quatre ou cinq fois le tour de l'arène.

Qu'en ai-je mon podomètre, pour calculer les kilomètres qu'on m'a fait ainsi parcourir!

10 heures et demie.

En bousculant beaucoup de monde, je finis par entrer.

Par exemple, une fois dans la salle, je suis bien dédoublé de toutes mes tripulations, l'ensemble est vraiment féérique! L'aspect de cette ville, plantée à un art infini, absorbe le nouvel arrivant dans une contemplation muette qui tient de l'extase et à laquelle il peut difficilement résister! Les lumières se jouent dans les drapeaux et dans les fleurs, dans l'eau des lacs artificiels et produisent un chatouement brillant et pittoresque.

C'est Murcie fantastique. quelque chose comme Murcie des contes d'Hoffmann.

Tout cela dépasse de beaucoup les descriptions qui en ont été faites à l'avance depuis quelques jours.

Mais les yeux ne sont pas seuls satisfaits.

On écoute le concert, et quel concert!

C'est la Prière de *Mozart*, merveilleusement exécutée par l'orchestre, que dirige M. de Métra, assisté des chanteurs de l'Opéra et du Conservatoire.

Ah! si l'on avait eu le temps de biser! Je pressé l'oreille d'un autre côté.

Mais, ce semble, que j'aie eu quelque chose de très vague à ma gauche.

Ce sont les accords simultanés de quinze pianos.

Ils ont la prétention d'être nombreux par ce qu'ils sont quinze!

Mais il en faudrait bien cinquante pour faire du bruit dans l'Hippodrome.

On ne prête, malgré soi, qu'une faible attention à cette portée de piano.

Il commence la série des attractions espagnoles.

Défilé espagnol: gendarmes espagnols; artilleurs espagnols; fantassins espagnols; musiciens espagnols à pied et à cheval (Picadores, banderilleros); gitanas espagnoles; estudiantina espagnole.

Tonnerre d'applaudissements pour tous ces vrais Espagnols qui n'ont aucun rapport avec l'Espagne d'aujourd'hui.

« qui se disent Espagnols, et qui, pourtant, ne sont pas de vrais Espagnols, ce qui les distingue des vrais Espagnols.

Puis grand divertissement espagnol — toujours cette fois pas de lausses Espagnoles de l'Opéra, à la tête desquelles se fait applaudir la ravissante Mlle Mauri.

Ce divertissement est une des parties les plus réussies du programme.

En regardant les loges, je dois dire que j'y trouve peu de physionomies connues. Le grand monde parisien, notamment, est assez rare. On a craint sans doute de faire sortir ses chevaux.

L'après-midi cependant un groupe de trois jeunes femmes, toutes trois en rose, avec corsages garnis de perles blanches et coiffées de grands chapeaux Figaro, avec corolliers, pompons et plumes roses. Plus loin, Mme Errazu occupe une loge, puis, dans d'autres loges, Mlle Croizette, Mlle Heilbron, Mlle Beaugrand; cette dernière et sa camarade Montaubry, portent aussi de ravissantes costumes espagnols, avec le grand peigne traditionnel fixant de longues mantilles blanches.

Il va sans dire que la présence d'un jcti détachement du corps de ballet de l'Opéra motive également la présence d'un détachement d'habitues du foyer de la dalle.

Autres loges, officielles celles-là!

D'abord, la loge d'honneur, occupée par S. M. le reine Isabelle, ayant à côté d'elle la marquise d'Alta-Villa, le marquis de Molins et M. Wacht.

De chaque côté de la tribune royale, une autre tribune: à droite, le Commerce industriel; à gauche, le comité de la Presse.

Au-dessus de la loge du Corps législatif — à peu près inoccupé — se trouve celle de l'ambassade marocaine. Plus loin, la famille d'Orléans, représentée par Mgr le duc de Nemours et Mme la comtesse de Paris. La toilette de la comtesse est remarquable

de bon goût et de simplicité: robe gris-fer avec bouquet de roses rouges et jaunes au corsage.

Au moment où je passe devant la tribune de la reine Isabelle, Mlle Mauri lui est présentée et reçoit ses félicitations.

Défilé des corps de ballet des théâtres en une farandole.

Tous les commissaires ouvrent la danse en poussant des cris joyeux et en agitant des ombrelles de basque.

Est-ce une idée? Ils me semblent encore plus nombreux que tout à l'heure.

Ils augmentent à vue d'œil!

Bravo-bravo général!

Minuit.

Carillon de la Giralda de Séville!

Le concert est fin; tout le monde descend dans l'arène.

Nouveau mouvement.

De toutes parts, les boutiques s'installent, car leur étalage n'est nullement préparé. Jusqu'au dernier moment, on leur apporte des marchandises variées: manilles, fleurs, photographies, castagettes, bonbons, programmes, flacons de liqueurs, poupées, obj. d'art, tambours de basques et peaux de serpents.

Minuit et demi.

La circulation devient difficile.

Il ne reste plus un spectateur dans les stades. Toute la foule s'est mêlée, c'est bigarré. Cela fait un péle-mêle curieux, une olla-podrida de toreros, de danseuses, de messieurs en habit noir, de gendarmes, de bourgeois, d'actrices, d'alguzils et de commissaires; ont le nombre — choisis étrangement — continue à augmenter dans des proportions de plus en plus inquiétantes.

Une heure.

La fête est dans tout son éclat, les derniers retardataires sont arrivés. C'est un brouhaha indescriptible.

Par-dessus les cris des vendeuses et des commissaires qui attirent l'acheteur, dominent à tour de rôle la musique de la garde de Paris, la musique militaire espagnole, l'orchestre de Métra, qui joue ses valses les plus entraînantes.

C'est à peine si l'on circule et si je puis passer ma revue.

Voici cependant, au hasard de ma promenade: dans le charmant palais broché par Verge et Scott pour le *Monde illustré*, mon confrère et ami Edouard Hubert, vêtu avec vigilance sur Miles Croizette, Reinald et Broizat; un peu plus loin le Cirque, conduit par les deux inseparables d'Asco et Piccolo; la lagerie de Mlle Berthe Mouget et Henriot; Judic, la femme à papa; grimée sur son char de somnambule; Santa, Métrante et Paret; l'arène à qui mieux mieux sur des tambours de basques pour forcer le public à en acheter; Jane May enveloppant des gaudres appétissantes dans des exemplaires de son certificat; puis ça et là, encore dans les manses de Murcie, Heilbron et Barthel, Donat et Leriche, Merys, Marie Albert, Montaland remplissant à elle seule sa boutique. Pardon, Lavigne, Barata, Mmes Franck, Devvernoy, Alice Regnaud, Jeanne Andrée vendant d'avance la pâte de guimauve destinée à guérir le rhume qu'on attrapera en sortant, Moisset, Engally, Isaac, toutes dévotement avec un mot aimable, les amateurs qui passent à leur portée.

Au pourtour maintenant, vingt petites boutiques. Mlle Massin vend des cigarettes; Antonine, des éventails; Léontine Spellers, de la musique; Legault, jr, jolies comme un amour, des fleurs; Mauri, des oranges; Fromentin, grave comme une personne qui accomplit un sacerdoce, des livres — commerce obligé — Rivières, Raymond, Ben-natt, sont chargés d'éclairer la sei du public, qui commence à devenir enragé.

Passez-vous, messieurs, pour les pauvres, » dit une toute petite voix: c'est Mlle Beaumaine, qui a rêvé les passants et les fait associer, de « bonne volonté », sur son fauteuil à bascule. Les pauvres seront sans doute bien heureux d'apprendre que M. X. — soyons discret — pèse 230.

Un franc la palette. Mlle Wegler et Mlle Brelin qui font tourner la roue de la fortune: on gagne un mirillon d'un sou. Il y a vingt pelotes, ce qui met le mirillon à vingt francs; c'est pour rien.

Un peu plus loin, Mlle Gélard et Mlle de Thorcy font, avec le même succès, le même petit manège lucratif.

Ce n'est pas tout. Ne croyez pas que quand on a visité le village de Murcie et le pourtour, on soit quittes. On pratique aussi l'exportation. Mlle Nominie, Fernon, Monty, Becker, Heumann, Berthe Jost, Sally, sont là pour relancer le « pourtour » récalcitrant: c'est encore un louis pour la marchande de coco ambulante; un louis pour une allumette; — il faut bien rattraper le chiffre qu'on vient d'acheter à la boutique d'à-côté; — un louis pour une rose qu'on s'empresse d'offrir à la charmeresse qui vient de vous la passer à la boutonnière.

Trois heures.

Le vide commence à se faire dans la salle, dans les boutiques, et surtout dans les poches. L'escarcelle seule des pauvres est joliment garnie. Les vendeuses qui ont déjà liquidé font leurs petits comptes. Combien? 500 francs les plus modestes, 1,000 francs, 1,500 francs, 2,000 francs, 3,000 francs les plus heureuses!

Le comité fait ses additions, tout heureux de son succès. Il y a de quoi.

Quatre heures.

Les derniers sacres quittent l'Hippodrome et les restaurants de nuit se remplissent. La fête est finie. Mais quelle fête! Les Parisiens s'en souviendront longtemps, et surtout les pauvres.

Ce n'est pas tout.

Il faut maintenant songer à la grande loterie.

gagné donné par des matras et maltraités logés gratuitement par la ville, que veut-il? Est-ce seulement remplacer un frère ou une sœur par un laïque?

NON, son vote vise plus haut; CE QUE VEUT LE CONSEIL, C'EST COMBATTRE DANS SON ORIGINE MEME L'ECOLE RELIGIEUSE; C'EST SUPPRIMER LES CROYANCES OU LES SUPERSTITIONS SURNATURELLES, CAR CLERICALISME OU RELIGION SONT POUR MOI DES SYNONYMES. Voilà ce que poursuit le conseil lorsqu'il demande la suppression de l'enseignement religieux dans les écoles religieuses.

« Je suis heureux de reconnaître que l'administration a la même tendance.

« Le conseil s'est donc, en tant que circonstances, montré l'adversaire du clericalisme. Il est assez naturel que les représentants de la population la plus éclairée du monde se soient associés aux efforts que de tout temps et dans tous les pays a fait l'humanité pour secouer le joug du prêtre. Nous avons manifesté et nous manifesterons avec la commission notre désir de combattre les ennemis du progrès, en supprimant le budget des cultes.

La crise ministérielle

On lit dans le *Gaulois*:
M. Philippart va repartir bientôt sur la scène financière, plus resplendissant que jamais.

Pendant qu'on le croyait confiné dans sa propriété des îles d'Hyères, que d'autres le disaient caché en Belgique, M. Philippart était tout simplement en Roumanie.

Par l'entremise du prince de Battenberg, il traitait avec le baron Hirsch, le célèbre financier viennois, de la concession des Chemins de fer et des lignes télégraphiques de Roumanie et de Roumélie.

Cette affaire est aujourd'hui terminée, et, avant de revenir en France, M. Philippart procède à l'établissement d'un Crédit foncier en Roumanie.

La crise ministérielle

La crise ministérielle ouverte par la retraite de M. Le Royer s'aggrave en se prolongeant. Comment M. Grévy n'a-t-il pas compris qu'il était fort dangereux de poser ainsi, en présence des ambitions particulières et des intérêts divers des groupes de la gauche, la question d'une reconstitution du cabinet, et de laisser cette question pendante durant plusieurs jours? A plus élémentaire habileté commandait au Président de ne faire connaître la composition du cabinet du 5 février qu'en annonçant la reconstitution du cabinet qui devra lui succéder.

La température

On lit dans le *Courrier de Lyon* du 18:
Le froid continue à sévir avec une rigueur exceptionnelle. Ce matin, le Thermomètre est descendu à Lyon, à 17 degrés au-dessous de zéro. Constations toutois que, dans la journée, le temps s'est sensiblement adouci. On a dû admettre à l'Hôtel-Dieu plusieurs personnes dont les membres étaient congelés. C'est là une phénomène très-rare pour notre région.

— D'après une autre feuille lyonnaise, le Rhône est pris dans une partie de sa largeur, depuis le pont de Guillotière, sur une largeur de plusieurs centaines de mètres.

— A Bordeaux, dit le *Courrier de la Gironde* de jeudi, Ce matin le ciel est gris; des atomes neigeux se détachent des nuages et il est à craindre, si la température faiblit, que nous aurons une tempête blanche.

La rivière charrie une telle quantité de glaçons, que ces blocs ne tarderont pas, si le froid continue, à faire corps ensemble. Sur certains points elle est complètement prise. La voie de la rade, avec ses vaisseaux amarrés à quai, est très-curieuse à voir.

Le Capitaine du port nous a communiqué la dépêche suivante:
Agen, 17 décembre, 3 h. 35, soir.
Garonne, à Agen, gelée fortement, sur les bords et charris beaucoup de glaçons. Thermomètre, à sept heures du matin, trois degrés au-dessous de zéro; à midi, zéro degré 5 dixièmes.

— On écrit de Saugues à la *Haute-Loire*:
« Depuis vingt jours, nous souffrons d'un froid si intense qu'on se croirait en Sibirie. Le thermomètre marque tous les jours de 12 à 23 degrés au-dessous de zéro, nos vieillards de 80 ans ne se rappellent pas avoir vu, surtout au commencement de décembre, une température si rigoureuse. »

— On écrit d'Aix, à l'*Arriégis*: « L'hiver se montre ici très-âpre, comme partout ailleurs. La neige est tombée sur les montagnes voisines d'une couche énorme, à la vérité; mais, en revanche, le froid se fait rigoureusement sentir. Des bandes nombreuses de canards et d'oies sauvages remontent vers la source de l'Arriège. Le passage du port du Pymorens, qui conduit en Espagne ne se trouve accessible qu'aux piétons. »

— Nous recevons, dit l'*Aube*, de divers points du département, d'affligeantes nouvelles à propos de la température. Dans l'arrondissement de Bar-sur-Aube, un grand nombre de vignes, dans les bas-fonds sont gelées. Du côté d'Aix-en-Oise, les arbres fruitiers souffrent beaucoup. Dans un très-grand nombre de localités où l'on n'a pu prendre de précautions efficaces, le vin, les pommes de terre, les betteraves sont gelés. A Chennery, beaucoup de volailles et de lapins sont morts de froid. Les loups de leur côté, deviennent de plus en plus audacieux. Ils rôdent autour des poulliers et des étables. Dans la nuit du 15 au 16, ils ont dévoré deux chiens à Laines-aux-Bois.

— Le terrible froid persiste, écrit le *Progès de Saône-et-Loire*, le thermomètre oscille de la cote 20° à la cote 26°. Le baromètre à 785. Aujourd'hui le ciel est d'une limpidité absolue, et l'air heureusement très-calme. Nous disons heureusement, parce que si à 26° le vent soufflait, personne ne pourrait se hasarder dans la rue.

— Le *Journal de Saône-et-Loire*, de Macon, écrit de son côté:
« Cette température sibérienne paraît avoir été causée par un vent du nord, qui est heureux, et, jeudi matin, nous n'avions plus

SOUSCRIPTION
POUR LES
PAUVRES DE ROUBAIX
Hiver de 1879-1880

L'hiver est terrible; la misère s'est assise implacable au foyer de beaucoup de nos ouvriers. Il y a parmi nous des hommes, des femmes, des enfants qui pleurent parce qu'ils ont froid et parce qu'ils ont faim.

Il nous est impossible de rester muets devant ce spectacle.

La bienfaisance officielle est impuissante; nous en appelons à la charité privée, à la charité chrétienne.

Un grand effort est devenu nécessaire, et nous avons pensé que c'était le devoir et l'honneur de ce journal de provoquer un mouvement généreux en faveur de tant d'infortunés.

Nous savons bien que nous serons compris et que nous serons entendu.

Si la charité est une obligation partout et toujours, combien cette obligation est plus étroite, plus stricte, dans une ville où les fortunes sont nombreuses et considérables! Aussi cette obligation la pratique-t-on ici plus libéralement que partout ailleurs. Nous savons quels prodiges l'amour du pauvre fait accomplir autour de nous; nous n'avons qu'à regarder et qu'à interroger pour admirer ses œuvres; nous connaissons les noms de ces maisons bénies où la voix de la souffrance est toujours écoutée, où l'on donne à pleins cœurs et à pleines mains à ceux qui se présentent au nom des malheureux.

Et nous pensons bien qu'on va nous répondre: mais voyez les bienfaits dont nous couvrons déjà ceux qui viennent à nous; appréciez si vous pouvez ce que nous donnons à tant de milliers de familles, à tant d'institutions qui ne vivent que par nous.

C'est vrai — c'est bien — mais ce n'est pas assez!

Il est des heures où l'aumône discrète que le pauvre et Dieu seuls connaissent, ne suffit point, où il faut que ceux qui doivent donner l'exemple donnent hautement, sans vanité déplacée, mais aussi sans faiblesse.

Nous sommes à l'une de ces heures et c'est à ceux-là que nous faisons d'abord appel.

L'œuvre que nous entreprenons, et pour laquelle nous avons recueilli déjà des adhésions précieuses, ne doit pas avoir et n'aura pas de caractère politique. C'est une œuvre toute charitable; nous y convions tous ceux qui ont un cœur et une âme, tous ceux qui comprennent et pratiquent la grande loi de la fraternité évangélique.

Aux riches, nous demandons beaucoup. Vous tous qui avez les grandes fortunes de l'industrie et du négoce, Roubaixiens, vous avez un grand exemple à donner. Certes, jamais

BULLETIN DU JOUR

Le Sénat a tenu hier une séance insignifiante. C'est aujourd'hui seulement qu'il abordera la discussion du budget rectifié par la Chambre.

Quant au futur cabinet, c'est décidément M. de Freycinet qui paraît chargé de sa formation; M. Devès remplacerait M. Le Royer.

Le conseil municipal de Paris tient toujours à faire parler de lui; y a-t-il bien, par exemple, dans sa dernière séance, il a voté, conformément aux conclusions d'un rapport du citoyen Roche, la suppression complète des crédits affectés aux indemnités de logement des ministres de tous les cultes.

En vain M. Delpuch a-t-il démontré à quel point cette mesure était illégale, son éloquente et courageuse argumentation n'a pas réussi à faire hérisser les démagogues du conseil. Leur haine contre tout ce qui touche à l'idée religieuse n'admet aucun raisonnement et ne tient pas compte de la loi. C'est avec une intime satisfaction qu'il est adopté un vœu du même citoyen Roche, tendant à ce que la ville de Paris puisse disposer des églises et les mettre en location.

Il est un détail du rapport qui mérite aussi une mention spéciale: M. Roche demande que les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul soient expulsés de tout l'édifice des immeubles qui leur servent de maison-mère et qui appartiennent à la ville.

Voilà une manière vraiment radicale de reconnaître les services et le dévouement admirable des frères et des filles de la charité pendant la guerre et en cette saison rigoureuse.

Les excès du conseil municipal ne laissent pas qu'indisposent bon nombre de républicains même. Voici, par exemple, le jugement du *National*: « Le conseil municipal ne laisse échapper par aucune occasion de se rendre odieux à tous les gens de bon sens. » Quand il n'opère pas collectivement, il travaille individuellement à accomplir sa tâche, qui paraît être de déconsidérer, par tous les moyens possibles, la représentation municipale. » Si les opportunistes s'expriment ainsi que nous-nous pas, nous conservateurs, le droit de dire?

La fête de l'Hippodrome

Enfin, le temps l'a permis!

Elle a pu avoir lieu aujourd'hui, cette fête si laborieusement organisée pas les représentants de toute la presse parisienne et si impatientement attendue par un public encore plus avide de charité que de plaisir.

Je dois dire, dès maintenant, que son succès, à l'heure où nous écrivons, est déjà assuré.

La première partie, à laquelle je viens d'assister et que je vais tenter de décrire à la hâte, a largement justifié toutes nos espérances, toutes celles de nos confrères.

Mais disons-le à la louange des sept ou huit mille personnes qui sont venues jusqu'à l'Hippodrome, il faut vraiment tenter à faire le bien, pour l'aller faire aussi loin et dans de telles conditions de locomotion aussi pénibles.

J'ai pu en juger par moi-même, car, voici, heure par heure, les péripéties de mon voyage sentimental à la frontière de Paris-Murcie.

8 heures et demie.

Messieurs les bienfaiteurs, en voiture. C'est bientôt dit, mais ce n'est pas si tôt fait.

En vain, pendant dix minutes, j'improvisais vainement les cochers, sans même oser convoiter une voiture chauffée.

Après une vingtaine de blackboulages, je trouve enfin un marseillais compaignon. Son attelage est des plus singuliers: un cheval blanc et l'autre noir, tous deux épiques. Le blanc est attelé en tête sur le côté, à la russe. Les ressorts grincent et nous démarrons.

9 heures.

Où suis-je?

J'ouvre l'une des glaces engravées.

O stupéur! je ne suis encore qu'à la place de l'Opéra.

— Parbleu! me dit le cocher auquel je reproche sa lenteur, que n'avez-vous donné votre fête là-dedans... nous serions arrivés.

Je reforme avec résignation.

La voiture continue à me donner d'agréables mouvements de tanguage, en cahotant sur des vagues glacées du macadam.

Ce qui augmente encore la difficulté de mon transport, c'est que le cheval noir est obligé de remonter son frère blanc.

— Mon Dieu! me dis-je, c'est une traversée d'un mois!

Puis, je me résigne en pensant à mes confrères qui, comme membres du comité, commissaires, sous-commissaires, délé-

Ce qu'ils veulent!

Tandis que dans les départements, les radicaux essaient encore de dissimuler le mal qu'ils poursuivent en chassant les congréganistes des écoles publiques, à Paris ils croient pouvoir se montrer plus francs. Voici comment s'est exprimé avant-hier en plein conseil municipal, l'un des rapporteurs du budget, M. Roche:

« Je suis à l'aise, messieurs, pour parler des dépenses relatives au culte. Le conseil a en effet assez souvent et assez clairement manifesté, d'accord avec la presque unanimité de ses électeurs, son aversion pour le clericalisme. Lorsque le conseil manifeste son intention formelle de substituer l'enseignement laïque à l'enseignement congré-